

L'ÉDITO:

Nous voilà une fois à la veille du grand Carême, cette lente et longue montée vers la grande et lumineuse fête Pâque. L'Église nous amène à nouveau ce temps « hors du temps », cette vie « hors du monde », comme un court hiver suivi du printemps d'où la vie jaillira victorieuse. L'Église nous propose de mettre en sommeil nos habitudes qui nous enchainent au quotidien et qui nous semblent indispensables ; de voir celles qui nous aliènent et que nous nous empressons d'accomplir servilement, sans même plus nous en rendre compte et parfois au prix d'une réelle souffrance.

Le grand Carême, c'est pour nous l'occasion de changer nos habitudes, de bouleverser notre quotidien, de changer notre emploi du temps, nos habitudes alimentaires ... et de voir ce qui se passe. Il est important de commencer, d'essayer : « Goûtez et voyez que le Seigneur est bon ».

Mais bouleverser ses habitudes et « se faire violence » ne sont pas une fin en soit, mais bien l'amorce et la poursuite de notre conversion, « ce que les Pères appellent la métanoïa, cette unification et ce retournement de notre intellect et notre cœur par lequel nous cherchons à nous tourner vers Dieu ». En effet, « nul ne peut servir deux maîtres ; car, ou il haïra l'un, et aimera l'autre ; ou il s'attachera à l'un et méprisera l'autre. Vous ne pouvez servir Dieu et Mammon » (Mt 5, 24). Il faut donc, si l'on veut s'unir à Dieu, se libérer de nos chaînes terrestres, car « sa divine puissance nous a donné tout ce qui contribue à la vie et à la piété, au moyen de la connaissance de

celui qui nous a appelés par sa propre gloire et par sa vertu, lesquelles nous assurent de sa part les plus grandes et les plus précieuses promesses, afin que par elles vous deveniez participants de la nature divine, en fuyant la corruption qui existe dans le monde par la convoitise, à cause de cela même, faites tous vos efforts pour joindre à votre foi la vertu, à la vertu la science, à la science la tempérance, à la tempérance la patience, à la patience la piété, à la piété l'amour fraternel, à l'amour fraternel la charité. Car si ces choses sont en vous, et y sont avec abondance, elles ne vous laisseront point oisifs ni stériles pour la connaissance de notre Seigneur Jésus Christ. Mais celui en qui ces choses ne sont point est aveugle, il ne voit pas de loin, et il a mis en oubli la purification de ses anciens péchés » (1P 2, 3 – 9).

Voici trois textes parlant de la métanoïa, de la confession et de la prière, thèmes qui occupaient beaucoup de nos discussions récentes. N'hésitez pas à consulter les numéros précédents du bulletin et à les demander si vous ne les avez pas.

Cette année les circonstances nous permettent de célébrer la liturgie des saints Dons présanctifiés le mercredi 17 février à 16h dans l'église de Saintines et ainsi commencer le Carême d'une manière plus communautaire (**voir calendrier sur la dernière page**).

Père Nicolas

Renseignements complémentaires: contactez père Nicolas (nicolas_k@club-internet.fr 03 44 39 75 71) ou Mme de Rouklove (03 44 20 16 35).

La métanoïa

*Père Philippe Dautais.
Le Chemin, no. 20, 1993.*

Le mot métanoïa est traduit par « pénitence » ou par « repentance », mots devenus suspects en Occident, tant ils sont entachés d'une spiritualité doloriste. Métanoïa signifie « au-delà de nous », au-delà de l'intellect, de notre raison rationnelle et se rapporte à un mouvement de conversion ou de retournement par lequel l'homme s'ouvre à plus grand que lui-même en lui-même. Le repentir est une ré-orientation du désir qui s'exprimait par rapport au monde et qui maintenant est orienté vers Celui qui est Source de désir en nous car il est Source de vie.

Appel à la synergie, à une rencontre, le repentir est le retour de la créature exilée vers le Créateur, ascension pour passer du terrestre au céleste, du conditionné vers la liberté. Tous les prophètes ont crié au peuple : Convertissez-vous, revenez (Is 21,12) ; Faites-vous un cœur nouveau et un esprit nouveau car je ne désire pas la mort de celui qui meurt mais qu'il se convertisse et qu'il vive, dit le Seigneur (Ez 18,31-32) ; ou encore : Revenez et détournez-vous de toutes vos transgressions afin que l'iniquité ne cause pas votre ruine (Ez 18,30), que vous ne soyez pas

enfermés dans les conséquences de vos propres actes. Jean-Baptiste, dernier des prophètes, introduit la venue du Christ par un appel à la métanoïa : Repentez-vous car le royaume des cieus est proche (Mt 3,2). Il baptise d'eau pour amener à la repentance et préparer la venue du Seigneur (Mt 3,11). La repentance est ici l'attitude nécessaire pour rencontrer le maître : Il y a quelqu'un au milieu de vous que vous ne connaissez pas (Jn 1,26).

L'homme enfermé en lui-même, réduit à son individualité naturelle, immergé dans les soucis de la vie temporelle, s'aliène aux nécessités de la survie existentielle : s'installent la peur de manquer, l'angoisse de l'insécurité, la hantise de la solitude, qui trop souvent font prendre des décisions qui engendrent des conséquences fâcheuses et alourdissent le fardeau du quotidien. Cette aliénation au monde visible, extérieur à cet univers clos où tout est référé à nos perceptions et à nos conceptions, c'est le mouvement de l'égoïsme. Celui-ci est l'expression d'une non-relation qui mène à la mort. Au cœur de cet exil, tel l'enfant prodigue qui a dissipé

sa part d'héritage, chacun a la liberté de s'ouvrir. Quand toutes les portes sont fermées, quand nous sommes face à un mur, qu'il n'y a plus de solution existentielle ni psychologique, Celui qui habite au cœur de nous-mêmes nous invite à relever la tête (Gn 4,7). Nous sommes invités à la relation, c'est ici le sens de l'épreuve, conviés à nous ouvrir à l'autre, à accepter la main tendue, à accepter d'être aidés. Pour apprécier le don de la relation, il faut le plus souvent avoir désespéré de ses propres prétentions à vouloir atteindre le but par soi-même, avoir désespéré de ses propres capacités à vouloir réaliser son bonheur selon ses propres conceptions, avoir reconnu ses manques et ses faiblesses pour donner place à l'autre, au tout Autre.

La rupture d'avec l'intime en nous s'exprime dans une schize par laquelle nous devenons étrangers à nous-mêmes (habitant une terre lointaine, étrangère) (Lc 15,11;32) et vivons l'autre comme un étranger. Ayant éprouvé l'exil et ayant à nouveau soif de la relation, tel l'enfant prodigue réduit à l'état animal se souvient de Celui qui est un appel vivant en nous, nous marchons sur le chemin du retour.

La métanoïa n'est pas de notre propre initiative mais elle est une réponse à l'appel que Dieu ne cesse d'adresser à chacun au cœur de la vie existentielle : Le Seigneur m'a appelé dès ma naissance dit Isaïe (Is 49,1 ; cf. Ga 1,15) ; ou : Nul ne peut venir à Moi, si le Père qui m'a envoyé ne l'attire (Jn 6,44). Cependant elle se fonde sur notre décision, sur notre libre réponse : Fais-moi revenir et je reviendrai (Jr 31,18). Ainsi elle nous introduit dans un dialogue qui était interrompu car Dieu était vécu comme un absent. En ce sens, penser à Dieu ou sur Dieu, spéculer au sujet de Dieu est le fait de l'homme idolâtre, étranger au repentir. Quand nous sommes face à l'autre, nous n'avons plus à penser à lui mais à le rencontrer, car on ne pense qu'aux absents. Comme le souligne le Père Sophrony : Se repentir du péché n'est possible et approprié que là où existe une relation personnelle avec Dieu personnel. C'est dans la rencontre, dans la lumière divine que nous prenons conscience d'avoir blessé l'Amour, méprisé la relation.

C'est un chemin qui se vit en trois étapes :

La première, comme le montre la parabole de l'enfant prodigue, se fonde sur un mouvement d'intériorité dans lequel l'homme se souvient de Dieu et s'affranchit de l'oubli. Ce mouvement peut être suscité par une expérience particulière dite du « numineux » ou par la maladie, l'échec, l'épreuve... de toute façon par une intervention divine. Par cette grâce, il entend l'appel divin et s'éveille en lui l'exigence intérieure.

Dans un deuxième temps, mû par une décision très déterminée et par un heureux usage de sa volonté, l'homme se met en route et soigne sa paresse. Des que s'exprime le désir du retour à Dieu ou des que l'homme veut mettre en pratique les commandements divins, se lèvent en lui des résistances, se révèlent des passions qui lui font la guerre et veulent le détourner du but. Une grâce

particulière accompagne le pénitent ; elle permet de voir les obstacles, aide à en prendre conscience, à les nommer, à les accepter pour une transformation. Ainsi dans la pénitence l'homme acquiert la connaissance de son état pathologique et marche vers sa guérison.

Cette décision, qui fonde tout chemin spirituel, naît la confiance en Dieu, s'affermi par et dans la prière et pose un acte de foi dans l'amour de Dieu qui nous sauve ou nous guérit de l'angoisse du péché et assure cette conversion.

Selon le père spirituel du monastère Saint Macaire en Egypte, Matta El Maskine : La prière est l'expression même de ce retour à Dieu et représente une véritable conversion. Elle exprime cette aspiration à la plénitude, ce désir infini déposé au fond de nous que le fini ne peut combler. Elle est une réponse à l'exigence intérieure qui ne peut se satisfaire de la conformité aux croyances extérieures.

Dans un troisième temps, l'homme prend ainsi conscience de son état intérieur, le confesse et sort de l'ignorance. L'oubli, la paresse et l'ignorance sont les trois racines de toutes nos pathologies ; elles sont la triple expression de la négligence. Dans cette révélation, l'homme est amené à reconnaître puis à accepter son état. L'acceptation de sa misère est en soi un appel à la miséricorde divine qui s'exprime par la compassion et le pardon du Père qui court avec joie vers soi fils.

Le repentir nous réintroduit dans la relation de filiation. Il est renoncement à la tentation malade de vouloir se sauver soi-même, ce qui, selon saint Grégoire de Nazianze, est la meilleure façon d'échapper au salut. Il n'est pas tant la recherche d'un dépassement qu'une acceptation libre de notre condition, de nos limites, de notre faiblesse, dans le sens où le dit saint Paul : C'est quand je suis faible, qu'alors je suis fort (2 Co 12,10). Se repentir signifie croire en Dieu et non en sa propre suffisance, c'est se jeter dans les bras de Dieu, accepter le pardon divin ou se laisser vaincre par l'amour du Père qui vient à la rencontre du Fils. C'est entrer dans la béatitude céleste, participer à la joie angélique : Il y a plus de joie dans le ciel pour un seul pécheur repentant que pour nonante-neuf justes qui n'ont pas besoin de repentance (Lc 15,7).

Le repentir est le premier don de Dieu sur le chemin de la guérison, aspiration à une vie plus haute, à une spiritualisation. Par lui et par la grâce de l'Esprit-Saint va s'opérer une réconciliation avec le Seigneur qui a fait irruption dans le cœur. La conscience va s'ouvrir, s'élargir et deviendra apte à écouter, accueillir la Parole qui convient à la croissance intérieure pour la guérison de l'âme.

La grande rupture avec le monde n'est pas au moment de la mort corporelle mais au moment où l'homme accepte la réalité de la Présence de Dieu avec lui. À cet instant, l'Emmanuel (« Dieu avec nous ») naît dans le cœur, unit les deux natures (divine et humaine) séparées et opère une re-création de tout l'être.

Plus nous approchons de Dieu, plus il nous révèle nos ombres, lieux des refus de son amour. Plus nous découvrons l'abîme qui nous sépare de lui, plus s'éclaire notre réalité intérieure, plus s'affermite notre désir le changement. La métanoïa engage un processus de changement constant de notre être qui s'humilie par sa propre volonté mais ressuscite par la grâce, dit le Père Matta El Maskine. S'humilier veut dire ici accepter sa réalité telle qu'elle est, sortie des illusions et de tout a priori sur soi-même. C'est se dépouiller du vieil homme pour revêtir l'homme nouveau, accepter de mourir à tout mouvement de mort pour une Résurrection. Le repentir est un deuxième baptême, il est une repose à l'amour d'un Dieu qui s'est humilié jusqu'à la mort sur la croix afin que nous soyons déifiés par sa grâce.

L'esprit de métanoïa est l'esprit de la communion où l'homme se donne totalement à Dieu qui se donne totalement. Il consiste à tout remettre en Christ, depuis chaque souci du quotidien jusqu'à notre chemin même, car c'est lui qui nous mène à la victoire, à condition qu'on lui permette d'agir en nous. Ainsi le repentir ne concerne pas des moments de notre vie mais doit se comprendre comme un chemin de vie qui s'approfondit par et dans la prière.

Dans la prise de conscience de notre enfer intérieur, il y a le danger du repli sur soi vers le sentiment pathologique de culpabilité. Il est lié à une image négative de Dieu qui hante notre vieille conscience et nous fait redouter un Dieu vengeur punisseur, dur, qui moissonne où il n'a pas semé et qui amasse où il n'a pas vanné (Mt 25, 24).

L'homme dans l'univers morbide de la culpabilité est en rupture. Face à lui même, livré aux dynamismes de l'inconscient, il se juge. Sa conscience morale, informée par la loi qui dénonce toute injustice, le convainc qu'il est fautif. L'homme en proie au délire de la faute sent sa vitalité faiblir, il en fait l'expérience presque physique, il se sent perdu, abandonné ; son horizon est totalement obscurci. Cette conscience de la faute peut revêtir une dimension particulière : celle de l'offense faite à Dieu. Offense qui rompt un lien, qui instaure une inimitié, puisque l'offense est en lui. Le plus souvent, identifiée au sentiment d'avoir mal agi, d'avoir manqué à une valeur, la personne porte un fardeau dont elle ne peut se libérer ni par les regrets ni par les remords. Il peut naître un sentiment d'abandon qui, projeté sur Dieu, donne l'impression qu'il s'est détourné d'elle. Processus pathologique, mécanisme de la peur et du scrupule où la personne vit l'enfer de l'auto-accusation et s'enferme dans les conséquences de la faute.

Selon notre foi, selon l'accueil ou le refus de l'amour de Dieu, la conscience du péché peut engendrer soit un dynamisme du repentir, soit nous faire sombrer dans la culpabilité. La libération vient de Celui qui pardonne et qui nous libère de toute culpabilité et de toute mauvaise conscience : Si ta conscience te condamne, Dieu est plus grand que ta conscience (1 Jn 3,20). Saint Jean ajoute : Si nous

confessons nos péchés, il est fidèle et juste pour nous les pardonner et pour nous purifier de toute iniquité (1 Jn 2,9). C'est ce dont témoigne toute la Bible et en particulier les chapitres II et 12 du deuxième livre de Samuel. David, séduit par Bethsabée, femme d'Urie le Hittite, la fit venir vers lui et il coucha avec elle (2 S 11,4). Cette femme devint enceinte et le lui fit dire. David fit envoyer Urie au combat et s'arrangea pour qu'il fût tué (2 S 11). Dieu envoya le prophète Nathan auprès de David (2 S 12) pour lui révéler son péché : Pourquoi as-tu méprisé la parole du Seigneur en faisant ce qui est mal à ses yeux ? Tu as frappé de l'épée Urie le Hittite, tu as pris sa femme pour en faire ta femme et lui tu l'as tué par l'épée des fils d'Ammon.

David exprime avec justesse le mouvement de pénitence dans le Psaume 50 dont nous pouvons retenir plusieurs aspects :

1. Il se situe face à Dieu et lance un appel confiant à la miséricorde divine : Aie pitié de moi, ô Dieu dans ta bonté, selon ta grande miséricorde efface mes transgressions (Ps 50,3).

2. Il exprime le désir d'une purification, d'un renouvellement, désir de baptême pour la rémission des péchés et la libération du passé : Lave-moi complètement de mon iniquité et purifie-moi de mon péché (Ps 50,4).

3. La conscience et la reconnaissance du péché qui habite en lui (Rm 7,20) et dont il ne peut se libérer sans le secours divin : Car je reconnais mes transgressions et mon péché est constamment devant moi (Ps 50,5). Confession du péché pour une condamnation de ce qui fait obstacle à la relation en nous-mêmes (Ps 50,12).

4. David prend la responsabilité de ses actes et accepte la sentence divine (Ps 50,6) c'est-à-dire, s'en remet à la justice divine dans une espérance infinie en sa miséricorde.

Le repentir implique de prendre la responsabilité de nos paroles et de nos actes. Adam, après sa transgression du commandement divin, interpellé par le Seigneur, nie sa responsabilité et la rejette sur la femme qui à son tour accuse le serpent (Gn 3,12-13). Attitude de justification, étrangère à l'esprit de la métanoïa, qui enferme l'homme dans les conséquences du mauvais usage de sa liberté et l'empêche de reconnaître sa réalité intérieure. Rejetant la responsabilité sur l'autre, nous nous posons en victimes et échappons à la nécessité de notre propre transformation. C'est le principe de l'aliénation.

Je suis celui qui porte les conséquences des erreurs parentales, familiales, sociales, éducatives, culturelles dont il est difficile de se libérer. Dans l'esprit du repentir, j'accepte de prendre la responsabilité de tout mon passé, puis ne pouvant le porter, je le remets au Christ dans une offrande rédemptrice. Ceci implique tout un travail intérieur pour sortir du refoulement d'un passé que je ne peux assumer mais dont la plaie est béante. Sont

« engrammés » en moi toutes les blessures, traumatismes, souffrances de mon passé qui m'aliènent dans mon présent. Accepter de les nommer puis de les remettre à Celui qui est plus grand que moi en moi, c'est passer par la croix pour une résurrection, pour une transformation. C'est par la croix que la joie est venue dans le monde. (Matines de dimanche)

Ce faisant, je ne suis plus l'objet mais je deviens le sujet de ma propre histoire. Je cesse d'être un individu et je deviens une personne responsable. Cette responsabilité peut prendre une dimension universelle (cf. Lc 13,1-4).

Refusant d'accuser l'autre, un autre regard s'éveille en moi par lequel je perçois ma façon d'être face aux autres, aux situations et aux agressions. Dans cette démarche, où je suis renvoyé à moi-même, va naître un discernement sur ma réalité intérieure pour une « désidentification », pour une libération. La métanoïa introduit un nouveau mode d'existence divino-humaine où l'homme n'est plus identifié aux

aléas de la vie existentielle, où il n'est plus enfermé en lui-même mais où se révèle sa capacité de transcendance qui va le libérer de toute aliénation. Sollicité par Dieu, David reconnaît son péché, le confesse, en prend la responsabilité dans un désir de transformation, de renouvellement sur lequel Dieu va s'appuyer pour accomplir l'histoire du salut. Le repentir a su émouvoir les entrailles de miséricorde du Seigneur : David et Bethsabée engendreront Salomon, ancêtre du Christ.

La grande métanoïa est une pâque, un passage de l'avoir à l'être, c'est s'ouvrir à Celui qui vient vers nous, au jamais vu, jamais connu, jamais expérimenté, à la nouveauté créatrice, en écartant toutes nos conceptions, toute idée de Dieu, qui habitent notre vieille conscience.

Aie donc du zèle et repens-toi, voici je me tiens à la porte et je frappe. Si quelqu'un entend ma voix et ouvre la porte j'entrerai chez lui, je souperai avec lui et lui avec moi (Ap 3,20).

Préparation à la sainte Communion par la confession

*par Mgr Kallistos Ware
Extraits d'un sermon prononcé
à la Fête de la Nativité de la Mère de Dieu en 1998*

Il existe, comme nous le savons, des disciplines diverses [en ce qui concerne la confession]. Certaines personnes ont été habituées à se confesser avant chaque Liturgie où elles communiaient, d'autres ont reçu de leur père spirituel la bénédiction de recourir à la communion fréquemment sans se confesser à chaque fois. Mais sans aucun doute dans notre expérience eucharistique, le sacrement de guérison que nous appelons confession ou sacrement de pénitence joue un rôle déterminant.

Pourquoi faut-il se confesser ? N'est-il pas suffisant de confesser sincèrement ses péchés dans nos prières quotidiennes personnelles ? Dieu ne nous pardonne-t-il pas dès l'instant que nous confessons nos péchés ? Certes, dès que nous nous adressons à Dieu avec un repentir sincère, il nous pardonne. Dieu est toujours plus prêt à pardonner que nous à nous repentir. Le moindre de nos mouvements vers Dieu est béni. Pourquoi alors nous apprend-on à recourir au sacrement de la confession ? J'y vois d'emblée trois raisons, mais vous pouvez en trouver d'autres.

La dimension communautaire

Il n'existe pas de péchés privés ou personnels, tous les péchés affectent vos frères et soeurs en Christ. Si secrets soient-ils, tous nos péchés ont un effet sur notre communauté. Si je ressens de la colère contre quelqu'un, même si je ne la manifeste par aucune parole ni aucun acte, cette disposition néfaste de mon cœur a un effet destructeur sur les gens qui m'entourent. Tout péché est un péché contre la communauté, tout péché, si secret soit-il, est une pierre d'achoppement pour les autres et leur rend le

service du Christ plus difficile.

Dans l'Église primitive, la confession était publique. À partir du IV^e siècle, quand la chrétienté eut grandi, cela devint cause de scandale et la confession a pris sa forme actuelle, à savoir une ouverture du cœur devant le prêtre seul, et à condition d'être secrète. Mais il faut nous rappeler que pendant la confession, le prêtre est là, entre autres, en tant que représentant de la communauté. Le fait que nous ne nous confessions pas directement à Dieu, mais en présence d'un homme, prouve que nous reconnaissons la dimension sociale et communautaire de tous nos péchés. En nous confessant en la présence du prêtre, nous demandons aussi pardon à la communauté.

On rapporte sur plusieurs saints l'histoire suivante. Le pénitent se plaint : « Oui, je sais que ce que j'ai fait est un péché, je demande à Dieu de me pardonner, mais mon cœur est dur comme une pierre, je ne ressens aucun regret, tout se passe dans ma tête. » Alors le saint lui dit : « Va au milieu de l'église et prosterne-toi devant le peuple, ensuite tu reviendras. » Et tandis que l'homme faisait sa prosternation devant le peuple pour lui demander pardon, quelque chose s'est brisé dans son cœur et il est redevenu vivant. Il a vraiment ressenti de la componction pour ce qu'il avait fait et il a pu recevoir l'absolution. Dans nos confessions, essayons de nous rappeler cette dimension-là en tout premier lieu.

En second lieu, l'expression

La parole dite, la parole émise possède une grande force. Cela signifie deux choses.

Premièrement, nous écoutons ce que le prêtre dit, le conseil qu'il nous donne et il arrive que ce qu'il dit, si c'était écrit dans un livre ne nous frapperait pas autant, ne nous paraîtrait pas important. Mais en plus, pendant la confession le prêtre prie et nous prions aussi pour que la lumière du Saint Esprit vienne sur nous. Le prêtre s'adresse à chacun de nous, à chaque pénitent avec des paroles qu'il prononce sous la direction du Saint Esprit. Ces paroles, si on les considère de façon abstraite, peuvent paraître évidentes ou même comme des lieux communs, mais elles peuvent devenir des paroles de feu lorsqu'elles me sont adressées personnellement ici et maintenant, sous l'inspiration du Saint Esprit.

Je me rappelle un prêtre qui n'aimait pas beaucoup confesser, ni prêcher d'ailleurs. C'était un homme de peu de paroles et très humble. Il ne se sentait pas vraiment assez d'autorité pour donner des conseils en confession. Un jour une femme est venue lui raconter dans les moindres détails une dispute qu'elle avait eue avec son mari : « J'ai dit ça et il a dit ça et je lui ai répliqué qu'il avait tort et je lui ai dit ça », et cela se poursuivait ainsi, sans fin. Quand elle se tût un moment, tout ce que le prêtre a fait fut de se tourner vers elle en lui disant « Et ça a marché ? » et il lui a donné l'absolution. Pour elle se fut comme une révélation car elle a compris la futilité de ces interminables discussions avec son mari, elle a découvert soudain que tout cela n'avait pas de sens et elle a immédiatement cessé de discuter.

Ainsi, la parole énoncée peut avoir une grande force. Ceci s'applique aussi à nous-mêmes, ce que vous ou moi disons pendant que nous nous confessons. Bien sûr que nous pouvons confesser nos péchés mentalement, durant notre prière vespérale et il faut le faire. Mais lorsque nous nous tenons devant

les saintes icônes, à l'église, quand nous avons entendu ou lu les prières préparatoires et que nous parlons en présence du prêtre, quand nous devons tout dire à haute voix, alors cela se remplit d'un sens immédiat, personnellement significatif, qu'il n'y avait pas dans tout cela auparavant.

L'expression verbale possède une grande force et, en confession, nous nous trouvons, par la grâce de Dieu, placés dans une situation particulière, car nous disons des choses que nous n'avions jamais dites auparavant dans nos prières personnelles. Nous sommes soudain capables de comprendre certaines choses plus profondément et de nous exprimer plus ouvertement. C'est en cela que réside en grande partie la grâce de la confession. Les Pères du désert disent qu'une pensée secrète peut avoir sur nous un grand pouvoir, mais lorsque nous trouvons un moyen de l'explicitier et d'en parler, alors elle perd son pouvoir. C'est aussi ce que nous disent les psychiatres modernes, mais les Pères du désert l'ont dit avant et le vivaient ! Ainsi la parole exprimée que nous apportons à la confession peut avoir force de sacrement et grâce de guérison surprenantes.

Le sacrement

Il y a encore une troisième chose : [il ne s'agit] pas seulement de ce que le prêtre fait lorsqu'il propose un conseil, ni simplement de ce que nous faisons lorsque nous essayons de dire la vérité au Christ, il y a aussi ce que le Christ fait. La confession est un mystère de l'Église qui confère une grâce sacramentelle, elle a un pouvoir en elle-même, un pouvoir divin. Lorsque le prêtre pose ses mains sur notre tête, c'est le Christ qui nous pardonne et c'est certainement la principale raison pour laquelle nous devons aller nous confesser. Lorsqu'une telle grâce et une telle guérison nous sont offertes, comment oserait-on les refuser ?

La prière du silence

*Extrait de : Antoine Bloom,
Prière vivante, Cerf (FV 185), 1981.*

Quand nous disons que nous nous tenons devant Dieu, nous pensons toujours que nous sommes ici, et que Dieu est là, extérieur à nous. Si nous cherchons Dieu en haut, devant ou autour de nous, nous ne le trouverons pas. Saint Jean Chrysostome disait : « Trouvez la porte de la chambre secrète de votre âme, et vous découvrirez que c'est la porte du royaume des cieux. »

Saint Ephrem le Syrien dit que Dieu, quand il créa l'homme, mit au plus profond de lui tout le royaume, et que le problème de la vie humaine est de creuser assez profond pour aller jusqu'au trésor caché. C'est pourquoi, pour trouver Dieu, nous devons creuser, en quête de cette chambre secrète, de ce lieu où se trouve le royaume de Dieu au cœur même de notre être, où Dieu et nous pouvons nous rencontrer.

Le meilleur outil, celui qui percera tous les obstacles, c'est la prière. Le problème est de prier

avec attention, simplement et dans la vérité, sans remplacer le vrai Dieu par un faux dieu quelconque, par une idole, par un produit de notre imagination, et sans chercher à vivre une expérience mystique. En nous concentrant sur ce que nous disons, certains que chaque mot que nous prononçons atteint Dieu, nous pouvons utiliser nos propres mots, ou les mots de ceux qui sont plus grands que nous pour exprimer, mieux que nous ne le pourrions, ce que nous éprouvons ou ressentons obscurément en nous. Ce n'est pas par la multiplicité des mots que nous serons entendus de Dieu, mais par leur véracité. Quand nous employons nos propres mots, nous devons parler à Dieu avec précision, sans chercher à faire long ou à faire court, mais à dire vrai.

Il est des moments où les prières sont spontanées et aisées, d'autres où il nous semble que la source s'est tarie. C'est alors qu'il est bon d'utiliser les prières

d'autres qui expriment fondamentalement ce que nous croyons, toutes ces réalités qui ne sont pas en cet instant vivifiées par une réaction profonde de notre cœur. Nous devons alors prier dans un double acte de foi, non seulement en Dieu mais en nous-mêmes, confiants dans cette foi qui s'est obscurcie mais qui fait pourtant partie intégrante de notre être.

Il est des moments où nous n'avons nul besoin de mots, ni des nôtres ni de ceux d'autrui, et nous prions alors en silence. Ce silence parfait est la prière idéale, pourvu cependant que le silence soit réel et non un rêve éveillé. Nous avons très peu d'expérience de ce que signifie le profond silence du corps et de l'âme, quand une sérénité absolue comble l'âme, quand une paix totale emplit le corps, quand il n'y a aucune agitation d'aucune sorte et que nous nous tenons devant Dieu, totalement ouverts en un acte d'adoration. Il peut y avoir des moments où nous nous sentons bien physiquement, et mentalement détendus, fatigués des paroles parce que nous en avons déjà trop utilisé ; nous ne voulons pas nous agiter et nous nous sentons bien dans cet équilibre délicat ; nous sommes là au bord du rêve éveillé. Le silence intérieur est une absence de toute sorte d'agitation de la pensée ou de l'affectivité, mais c'est une totale vigilance, une ouverture à Dieu. Nous devons garder le silence absolu quand nous le pouvons, mais nous ne devons jamais le laisser dégénérer en simple plaisir. Pour éviter cela, les grands auteurs de l'orthodoxie nous avertissent de ne jamais abandonner complètement les formes normales de la prière, car même ceux qui avaient atteint ce silence de la contemplation jugeaient nécessaire, chaque fois qu'ils étaient en danger de relâchement

spirituel, de réintroduire les paroles de la prière jusqu'à ce que la prière eût renouvelé le silence.

Les Pères grecs mettaient ce silence, qu'ils appelaient *hésychia*, à la fois au point de départ et au point d'aboutissement d'une vie de prière. Le silence est l'état dans lequel toutes les facultés de l'âme et du corps sont complètement en paix, tranquilles et recueillies, concentrées et parfaitement vigilantes, libres de toute agitation. Les Pères utilisent souvent dans leurs écrits l'image de l'étang : tant qu'il y a des rides à la surface, rien ne peut être correctement réfléchi, ni les arbres ni le ciel ; quand la surface est tout à fait calme, le ciel se reflète parfaitement, comme les arbres de la rive, et tout est aussi distinct que dans la réalité.

Une autre image du même genre utilisée par les Pères est celle de la vase qui, tant qu'elle ne repose pas au fond de l'étang, à l'abri de toute agitation, trouble la transparence de l'eau. Ces deux analogies s'appliquent à l'état du cœur humain. « Heureux les cœurs purs car ils verront Dieu » (Mt 5, 8). Aussi longtemps que la vase est agitée dans l'eau, il n'y a pas de vision claire possible, et aussi longtemps qu'il y a des rides sur la surface, les objets qui entourent l'étang ne peuvent s'y refléter sans déformation.

Aussi longtemps que l'âme n'est pas en repos, il ne peut y avoir de vision, mais quand la paix nous a permis de nous trouver en présence de Dieu, alors un autre genre de silence, beaucoup plus absolu, intervient : le silence d'une âme qui n'est pas seulement tranquille et recueillie, mais à qui la présence de Dieu impose respect et adoration ; un silence dans lequel, selon les termes de Julienne de Norwich, « la prière unit l'âme à Dieu ».



Mention légale : ce bulletin est une revue d'information au service de la communauté orthodoxe de Compiègne. Les opinions exprimées dans ces articles n'engagent que leurs auteurs et en aucun cas la rédaction.